

Liberté

On ne meurt pas de mourir

André Belleau

Écrivains d'une génération

Volume 22, numéro 5, septembre–octobre 1980

URI : id.erudit.org/iderudit/29899ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1980). On ne meurt pas de mourir. *Liberté*, 22(5), 3–5.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

tribune

NON donc?

On ne meurt pas de mourir

ANDRÉ BELLEAU

On comprend bien qu'il faille, après le vingt mai, refuser toute conception du peuple à la fois romantique et, disons, « causale » (qui rendrait le « peuple » responsable de notre échec). Mais il n'en découle pas que l'événement soit dépourvu de signification. J'estime au contraire qu'il a une signification très importante (quoique non essentielle).

Quelque chose s'annonçait possible le vingt mai qui ne s'est pas réalisé. La défaite du OUI, c'est simultanément la victoire, dans une Amérique du Nord homogène, du MEME sur l'AUTRE, de l'uniformité sur la différence. Contrairement aux Noirs et aux Chicanos, les francophones du Québec constituaient une minorité (ou plutôt une marginalité) nord-américaine en position de se doter d'un pouvoir politique dis-

tinct. Si l'Histoire (avec un grand H) n'existe pas, si nous n'avons pas une théorie valable de la causalité historique, nous avons en revanche une connaissance empirique des effets. Or nous ne sommes pas, à l'instar de la Bolivie, à la périphérie de « l'Empire » (pour reprendre l'expression d'Umberto Eco), nous logeons tout près de son cœur même, et comme nous avons échoué, il se pourrait bien que les plus notables perdants, à long terme, soient les Canadiens anglais, eux-mêmes agents inconscients de l'indifférenciation dérisoirement recouverts d'un très mince contreplaqué d'identité.

Sans vouloir épiloguer sur la proximité ou non de l'indépendance après un vote positif le vingt mai, ou sur l'existence et la nature des prétendus obstacles qui auraient alors joué un rôle, je considère que les conséquences culturelles du référendum sont importantes : elles ont à la fois une dimension collective et personnelle.

Ce n'est pas par un renversement purement dialectique que je me mets à creuser la notion de *non-identité*. Il se pourrait que la *non-identité* recèle des valeurs insoupçonnées. Parlons plutôt du *non identifiable*. Je ne sais pas ce que je suis. Un Juif qui n'aurait pas réussi à devenir Israélien serait demeuré Juif. J'étais « X » qui n'a pas réussi à devenir Québécois. Mais par ailleurs, le « non identifiable » semble subversif dans le monde actuel. Je me fais demander par des Français dans un restaurant de Rome : « Vous êtes Belge ? » Je réponds : « Non. Et vous ? » Etonnement. Malaise. Il faut être quelque chose. Or je suis une sorte d'apatride. Je navigue sur les mers de l'existence avec un pavillon de complaisance. Le mien est canadien au lieu d'être libérien ou panaméen.

Comme il est impossible de ne pas reconnaître la validité du référendum, le terme *Québécois* s'avère désormais d'un emploi difficile. Pourtant, « devenir Québécois » a été le moteur utopique d'activités de tous ordres pendant vingt ans. C'est le temps de réfléchir au caractère absolument paradoxal de l'utopie : INDISPENSABLE A LA VIE, ELLE NE LA MODIFIE PAS. Ou pour dire les choses autrement : la littérature est précisément ce qui n'arrive jamais. Toute une relecture s'impose des poètes depuis la fin des années cinquante.

Nous ne pouvons plus, nous ne devons plus continuer à mettre l'accent sur les aspects collectifs de notre culture. Comme elle n'a pas de corrélat politique suffisant, elle risque, ainsi vécue et « communiquée », de se dégrader en folklore. Nos poètes peuvent toujours aller faire de la ruine-babine et des vocalises « populaires » en Europe, ils se trompent et trompent leur public. Nous voilà renvoyés à la condition des artistes des cités allemandes de l'époque romantique. Certes, pour l'instant, on va déblatérer ici contre les intellectuels, les rendant responsables de tout. C'est déjà commencé. Ici se conjugue la recherche habituelle du bouc émissaire avec un trait constant de l'anthropologie québécoise : le mépris de l'intelligence. Il faut laisser vagir.

En attendant il n'y a que deux appartenances qui m'apparaissent, présentement, à peu près certaines :

— Je suis Montréalais, je suis né et j'ai grandi en plein centre de Montréal, j'ai joué dans ses ruelles, je reconnais en lui le lieu de tous mes signes.

— J'appartiens à la bourgeoisie (contrairement à mon père).

J'aurais voulu que nous soyons Québécois. Cela n'arrivera pas de mon vivant.